

## Un ouvrier, fils d'immigrés, «pris» dans la crise : rupture biographique et configuration sociale

In: Genèses, 24, 1996. pp. 5-32.

---

Citer ce document / Cite this document :

Beaud Stéphane. Un ouvrier, fils d'immigrés, «pris» dans la crise : rupture biographique et configuration sociale. In: Genèses, 24, 1996. pp. 5-32.

doi : 10.3406/genes.1996.1397

[http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/genes\\_1155-3219\\_1996\\_num\\_24\\_1\\_1397](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/genes_1155-3219_1996_num_24_1_1397)

---

## Résumé

■ Stéphane Beaud: Un ouvrier, fils d'immigrés, «pris» dans la crise: rupture biographique et configuration familiale Profitant des circonstances de l'enquête, qui portait au départ sur la scolarité de deux frères cadets d'une famille algérienne, l'auteur centre l'analyse sur la situation du fils aîné de cette famille (Amin). Ouvrier non qualifié entre chômage et intérim, celui-ci se trouve confronté tant aux changements du marché du travail qui le transforment en «intérimaire permanent» qu'à la montée d'un racisme anti-maghrébin qu'il subit par ricochet. L'article tente ainsi de faire apercevoir le lien, trop peu souvent abordé dans les travaux sur l'immigration, entre la déstructuration du groupe ouvrier et le développement d'attitudes xénophobes. Le compte rendu détaillé des conditions du recueil d'une histoire de vie conduit ensuite l'auteur à s'interroger sur le décalage entre la trajectoire objective, telle que le sociologue peut après-coup la reconstituer, et la trajectoire «subjective» qui dépend ici étroitement des transformations des relations entre aînés et cadets, entre frères et sœurs. Conurrencé à la fois par son second frère, chef d'équipe, bien établi socialement, et par ses sœurs cadettes, bachelières, Amin est en quelque sorte réhabilité au sein de la famille par l'entretien et la situation d'enquête.

## Abstract

Stéphane Beaud : A worker born of immigrant parents, «trapped» in the economic downturn: biographical break and family relationships Taking advantage of a survey originally concerning the schooling of two younger brothers in an Algerian family, the author focuses his analysis on the situation of Amin, the elder brother of the family. Amin is an unskilled worker alternating between unemployment and temporary employment who finds himself confronted with both the changing job market that turns him into a «permanent temp» and the rise of anti-North African racism he undergoes as an indirect result. The article attempts to grasp from a distance the link between the destruction of the worker group and the development of xenophobic attitudes, seldom mentioned in studies on immigration. The detailed report of the conditions in which this life history was recorded then leads the author to reflect on the gap between an objective trajectory, insofar as the sociologist is able to reconstruct it after the fact, and the «subjective» trajectory, in this case closely connected to changes in relationships between elder and younger siblings and between brothers and sisters. In competition with both the second brother, a foreman who is socially well-established and his younger sisters who are high school graduates, Amin is as it were rehabilitated within his family by the interview and the survey situation.

UN OUVRIER,  
FILS D'IMMIGRÉS,  
«PRIS»

DANS LA CRISE:

RUPTURE BIOGRAPHIQUE

ET CONFIGURATION

FAMILIALE\*

*Stéphane Beaud* \*

**A**u printemps 1992, à la faveur d'un travail d'observation participante dans un lycée professionnel d'une zone industrielle d'une ville de l'Est de la France, j'ai fait la connaissance de deux frères d'une famille algérienne (qu'on va appeler ici la famille M) avec lesquels j'ai effectué, durant deux ans, un suivi de leur scolarité sur la base d'une série d'entretiens approfondis réalisés entre 1992 et 1994. Ce travail prenait sens dans le cadre d'une recherche plus large sur le mode de reproduction du groupe ouvrier, portant notamment sur la scolarisation des enfants et les effets sociaux de l'allongement des études en milieux populaires<sup>1</sup>. L'enquête sur cette famille, se déroulant dans le pavillon des parents, m'a donné l'occasion de rencontrer progressivement les huit frères et sœurs qui la composent. Même si Amin, le fils aîné, n'est pas celui des frères avec lequel j'ai le plus travaillé au cours de cette enquête, j'ai choisi ici de centrer l'analyse sur son cas pour deux raisons principales.

D'une part, Amin, entré dans la vie active à 16 ans (au milieu des années 1970) se trouve, dix-sept ans plus tard, rattrapé doublement par la crise à la fois comme ouvrier non qualifié transformé en «intérimaire permanent», et comme fils d'immigrés qui, après avoir pris ses distances avec son groupe d'origine, se trouve confronté à la montée d'un racisme anti-maghrébin qu'il subit par ricochet.

\* Je tiens à remercier Susanna Magri et Florence Weber pour leurs lectures attentives des premières versions de ce texte.

1. Cf. S. Beaud, «L'usine, l'école et le quartier. Itinéraires scolaires et avenir professionnel des enfants d'ouvriers de Sochaux-Montbéliard», *Thèse* pour le doctorat de sociologie, EHESS, 1995.

## DOSSIER

### *Trajectoires*

Stéphane Beaud  
*Un ouvrier, fils d'immigrés,  
« pris » dans la crise :  
rupture biographique  
et configuration sociale*

On pourrait dire qu'à travers le cas singulier d'Amin, deux processus sociaux se télescopent – la déstructuration du groupe ouvrier et la transformation d'une fraction des immigrés (les Maghrébins) en bouc émissaire. L'étude de la trajectoire d'Amin permet de raccorder deux éléments qui sont trop souvent dissociés dans l'analyse : d'un côté, le marché du travail et l'immigration, et plus précisément, la dégradation des conditions de travail en usine, l'assombrissement de l'avenir pour l'ensemble des membres du groupe ouvrier et, de l'autre, le développement de la xénophobie. Elle permet aussi de faire sentir comment un individu singulier se retrouve condamné à « vivre » cette double tension qui s'exerce sur le marché du travail et dans les relations entre Français et immigrés<sup>2</sup>.

En outre, le cas d'Amin offre l'occasion de réfléchir aux conditions sociales du recueil d'une histoire de vie (sociale ou professionnelle), et plus précisément d'une trajectoire brisée, et de s'interroger sur le décalage entre la trajectoire objective, telle que le sociologue peut après-coup la reconstituer, et la trajectoire « subjective », perceptible non seulement à travers les mots de l'enquêté mais aussi à travers les nombreux plis et replis de sa parole, les non dits et silences. Le récit ainsi obtenu ne prend sens que dans le cadre de la configuration familiale des relations entre aînés et cadets, entre frères et sœurs. Cet entretien avec Amin, improbable au début de notre enquête sur la famille, n'a pu en effet avoir lieu que parce qu'il offrait à mon interlocuteur la possibilité de reprendre, le temps de sa durée, la place d'aîné qu'il a dû progressivement abandonner à son second frère.

2. Ce que les médias appellent d'ordinaire le « problème » de l'immigration n'est rien d'autre, selon nous, que la série des obstacles rencontrés par une *partie* de la deuxième génération d'immigrés pour s'intégrer sur le marché du travail : processus de relégation scolaire et de redoublement de la ségrégation spatiale et sociale, à travers de multiples médiations sociales (critères objectifs et subjectifs de recrutement des entreprises, intériorisation des chances d'avenir et prophéties autoréalisatrices négatives conduisant à une spirale descendante de l'échec, mise en place d'une économie souterraine et parallèle de la drogue dans certains quartiers, etc.). On renvoie sur cette question aux travaux de G. Noiriel (notamment *Le creuset français*, Paris, Éditions du Seuil, 1986) et d'A. Sayad (dont *L'immigration ou les paradoxes de l'altérité*, Éditions de Boeck, Bruxelles, 1991).

### **Génération d'usine et génération lycéenne au sein de la famille**

J'ai assez rapidement envisagé le projet de réaliser une biographie complète de la famille M qui m'est apparue « exemplaire » d'une famille ouvrière où coexistent des enfants appartenant à des générations scolaires et sociales très différentes : d'un côté, les aînés, nés en Algérie, passés par le collège d'enseignement technique (CET), entrés tôt dans la vie active (au milieu des années 1970, à un moment de forte embauche ouvrière dans ce bassin d'emploi), et en quelque sorte voués comme beaucoup de « copains » de leurs classes d'âge à une carrière ouvrière à l'« usine » commencée malgré tout sans trop d'amertume

ni d'états d'âme ; de l'autre, les cadets, nés en France, tous engagés à des degrés divers dans des études longues au lycée, pris chacun à leur manière dans le phénomène général de prolongation du statut d'«étudiant» (les deux filles en lycée général et les trois garçons en lycée professionnel) et espérant accéder à autre chose qu'un travail de «simple ouvrier» (cf. encadré : Histoire de la famille M). Les aînés s'opposent aux cadets comme la génération d'usine à la génération lycéenne, cristallisant au sein même de la famille des différences sociales constituées dans l'école et par le rapport à celle-ci, renforçant ainsi la «frontière invisible» qui sépare dans une famille d'immigrés les enfants nés «au pays» de ceux nés en France<sup>3</sup>.

---

### *Histoire de la famille M*

Amin est l'aîné d'une famille algérienne de huit enfants (cinq fils et trois filles). Le père, originaire de la région de Sétif et issu d'une famille de petits agriculteurs, est arrivé en 1949 à Paris puis s'est installé dans la région de Montbéliard où il a travaillé plus de trente ans comme OS, avant d'être mis en préretraite en 1986. Sa femme est venue le rejoindre en 1965 et la famille a habité jusqu'en 1979 un appartement d'un quartier HLM de la région. A la suite de conflits de voisinage avec des familles marocaines nouvellement venues dans l'immeuble, ils s'installent dans une maison isolée au milieu d'une zone industrielle à quelques kilomètres de là.

*La maison, un peu en retrait de la route, a sur le devant un jardin «d'été» où deux arbres ont été plantés à la naissance des deux premiers petits-enfants et, derrière, un grand jardin potager («18 ares 22» dit avec fierté Amin, quand je lui demande la superficie du terrain), domaine réservé du père qui y passe l'essentiel de son temps. Juste derrière la maison un assez grand cabanon de jardin où sont entreposés les outils de jardin (un gros motoculteur), les vélos et VTT, à côté des clapiers à lapins. Lors de notre première rencontre, avant de se quitter, les deux frères aînés me le font visiter en détail, me montrant toutes les plantations du père (oignons, tomates, salades, haricots en grande quantité). Devant la maison, le père a fait pousser des plantes médicinales algériennes. Dans l'allée qui conduit à la maison, des voitures stationnent presque en permanence: celle du père (une 305 qu'il prête de temps à temps à ses fils) et la vieille Mercedes d'un cousin algérien.*

**Amin**, fils aîné: 34 ans, né en Algérie et venu en France à l'âge de 7 ans, a gardé la nationalité algérienne. Après la quatrième et la troisième «pratiques», il entre à 16 ans à l'usine, puis occupe de nombreux emplois d'«ouvrier» (chez Peugeot et en intérim), travaille quelques années comme chauffeur poids lourds, avant de se retrouver au chômage pendant plus d'un an et revenir habiter dans la maison de ses parents.

3. Cf. A. Sayad, «Les enfants illégitimes», *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 26-27, 1979.

## DOSSIER

### *Trajectoires*

Stéphane Beaud  
*Un ouvrier, fils d'immigrés,  
« pris » dans la crise :  
rupture biographique  
et configuration sociale*

**Samir**, deuxième enfant : 32 ans, né en Algérie, travaille lui aussi à 16 ans après le CET, puis fait une formation professionnelle à 18 ans et obtient un CAP d'électrotechnique. Il travaille depuis plus de cinq ans comme chef d'équipe dans une petite entreprise alsacienne de gros entretien électrique. Marié à une Algérienne fille d'immigrés, il est père de deux fils âgés de 4 et 2 ans, et habite un appartement dans un quartier HLM à quelques kilomètres de la maison de ses parents.

**Mouna**, 28 ans : n'a pas poursuivi d'études au-delà de 16 ans, sans diplôme ; elle vit chez ses parents, seconde sa mère dans les tâches domestiques.

**Djamel**, 22 ans : né en France, après avoir obtenu un BEP d'électrotechnique, continue ses études, malgré un important retard scolaire, dans le cadre d'un bac professionnel d'électricité.

**Halima et Fatiha**, 20 et 21 ans : nées en France, élèves – au moment de l'enquête – en Terminale B au lycée classique de la ville, ont obtenu leur bac à l'oral en juin 92 ; la première a réussi le concours de l'école d'infirmières en Alsace, la deuxième entre en première année de DEUG de psychologie.

**Ahmed**, 18 ans : né en France, orienté en LEP (en quatrième technologique) après avoir redoublé la sixième et la cinquième ; ensuite échoue en première année de BEP d'usinage et est réorienté en première année de CAP d'usinage.

**Kader**, 16 ans : né en France, le dernier des enfants, première année de BEP comptabilité.

---

### *Différenciation des trajectoires scolaires et redistribution de l'ordre sexuel dans la famille*

La comparaison des trajectoires des enfants d'une même famille permet de comprendre de façon relationnelle les expériences subjectives, scolaires et professionnelles des différents membres de la fratrie, qui résultent des confrontations quasi quotidiennes et semi-conscientes de leurs situations respectives au sein du groupe familial. En effet, au fur et à mesure que les enfants grandissent et que l'institution scolaire livre ses différents « verdicts », la relative indistinction vécue antérieurement cède la place à une différenciation de leurs avenir objectifs et de leurs destins sociaux probables. Tout au long de l'enquête chez les M, les deux sœurs lycéennes sont à la fois physiquement absentes et présentes en permanence dans la conversation.

*Lors de ma première rencontre avec la famille, la sœur aînée, restée invisible ce soir-là, travaille à la cuisine (elle aussi a « raté sa scolarité », me dit Ahmed), Halima, une des deux sœurs lycéennes est « sortie », l'autre, Fatiha, de retour à la maison après s'être présentée au concours d'infirmière, ne fait que passer. Cette dernière ne souhaitait visiblement pas participer à la discussion comme si,*

*à ses yeux, j'étais un interlocuteur pour ses frères. Mais à la voir – pimpante, souriante et décontractée – je mesure d'un coup la différence avec ses plus jeunes frères qui, par le seul effet de contraste, apparaissent plus timides et renfermés, sans l'assurance que leurs cadettes ont acquise par leur passage au «lycée».*

Ayant acquis des titres de noblesse scolaire (obtention d'un baccalauréat général, entrée dans l'enseignement supérieur, par ordre croissant d'importance et de gratification), elles deviennent progressivement des références «positives» dans la famille, se posent en interlocutrices privilégiées des parents pour tout ce qui concerne la scolarité de leurs frères cadets et les «papiers» (Sécurité sociale, retraite, nationalité, etc.), elles acquièrent un statut «à part» et conquièrent des droits; ce faisant, la place croissante qu'elles sont amenées à prendre dans la famille, tant objectivement (par les tâches qui leur sont progressivement déléguées) que subjectivement (par l'estime qu'elles ont acquise auprès de leurs frères non ou peu diplômés) sape d'une certaine manière le principe de la domination sexuelle traditionnellement à l'œuvre dans le groupe familial, respectée cependant en apparence comme au moment des repas.

*Lors de chaque invitation à manger (le midi comme le soir), le repas a eu lieu «entre garçons», dans la salle à manger (la pièce de réception) alors que les parents et la fille aînée mangent à la cuisine où des paroles assourdies parviennent par moments jusqu'à nous. Les deux univers sont étanches, seule la mère fait le lien entre les deux, apportant les plats et débarrassant ensuite, l'enquêteur est affecté au monde des «garçons» de la famille dont il est l'interlocuteur naturel. Non que les parents ne se sentent pas concernés par ma présence; à chaque fois le père viendra me saluer poliment, presque respectueusement, comme il pourrait le faire avec un hôte «important», un «Français» (un professeur par exemple) et il échangera quelques paroles avec moi, mais la conversation ne pourra jamais se poursuivre à cause de la langue.*

Les deux sœurs cadettes (lunettes avec monture en écaille, jeans, chemise Lacoste, maquillage discret des yeux) sont porteuses d'une «culture lycéenne» à certains égards concurrente ou antinomique de la culture familiale. Cette «culture» indissociablement scolaire et adolescente s'impose différemment (selon le degré d'échec du cursus scolaire) à leurs trois frères, tous scolarisés en lycée professionnel. On pourrait dire que l'expérience lycéenne des sœurs, leur imitation des normes de comportement en matière de langage et d'apparence vestimentaire, de loisirs, etc., et l'importation de celles-ci dans la sphère fami-

## DOSSIER

### *Trajectoires*

Stéphane Beaud  
*Un ouvrier, fils d'immigrés,  
« pris » dans la crise :  
rupture biographique  
et configuration sociale*

liale, tendent à redoubler tant la dévalorisation des cursus scolaires de leurs frères, élèves de LEP, que celle de leur hexis corporelle et de leur style de vie. On peut donc se demander si la seule présence des sœurs lycéennes n'aurait pas risqué de placer leurs frères, élèves de LEP, en position d'infériorité face à l'enquêteur, en faisant apparaître des différences sensibles dans les manières d'être et de faire : chez les garçons, une certaine forme de timidité et de gaucherie, un comportement un peu bourru contrastent avec le caractère plus sociable et décontracté, presque jovial, de leurs sœurs. Ahmed comme Kader, comme la plupart des élèves qui ont le sentiment d'avoir été relégués en lycée professionnel, ont tendance à éprouver un malaise dans des rencontres socialement mixtes, à la différence de Fatiha et Halima qui ont déjà appris à connaître le code de conduite de milieux sociaux différents du leur, habituées à rencontrer au lycée des garçons et filles issus de classes moyennes et rodées au travail de relations sociales (elles travaillent depuis l'âge de 18 ans comme « animatrices » dans des clubs de jeunes). En l'absence de leurs sœurs, les cadets peuvent davantage être eux-mêmes, comme protégés, évoluant ici comme au LEP ou dans le quartier, dans le cadre de configurations quasi exclusivement masculines, sans la contrainte de devoir inventer un rôle face à l'« étrangeté » féminine.

Le miroir que les sœurs tendent aux frères renvoie à ces derniers une image dévalorisée d'eux-mêmes, car si ces derniers sont encore engagés dans la compétition scolaire, ils n'en sont pas moins déjà « distancés ». Ils ne peuvent s'empêcher de se poser, au fond d'eux-mêmes, une question douloureuse, avivée par les interrogations de l'enquêteur : pourquoi ont-elles réussi (pour l'instant) leurs études et pas eux<sup>4</sup> ? La tendance chez Ahmed par exemple à valoriser des traits de l'identité masculine (le courage, la virilité) se heurte dans les faits et, dans sa subjectivité, au succès relatif de ses sœurs qui invalide partiellement la supériorité masculine vécue comme naturelle. La socialisation scolaire compense au profit des filles de la maison le déséquilibre de la prime éducation familiale qui constituait, sur le moment, un « avantage » pour les garçons (la liberté du garçon « arabe », les interdictions pesant sur les sœurs). Cet avantage s'est ensuite retourné contre eux : les deux cadets s'aperçoivent, après-coup, qu'être un « garçon » ne les prémunit pas magiquement contre l'échec

4. Ce qui renvoie à la question plus large du rapport qu'ils entretiennent avec les filles de leur âge. Or au cours de ces moments passés ensemble à « discuter », d'un peu de tout et souvent à bâtons rompus, sans que le magnétophone tourne, on n'en parlera jamais, sauf quand l'ami d'Ahmed, Jacky, est présent, et ce sera pour déplorer l'absence de filles au lycée professionnel.



et peut même, finalement, constituer un handicap. La différence de destins scolaires (qui anticipe celle de destins professionnels) des garçons et des filles<sup>5</sup> est alors ressentie confusément comme relevant de l'ordre «social» interne à leur famille. Ahmed et Kader se découvrent alors prisonniers de leur rôle sexuel, de leur «habitus» masculin : le «garçon» qu'ils ont été et qu'ils continuent d'être – inexorablement appelé à «jouer», à être «dehors», qui réfléchit sans regarder plus loin que le jeu et les copains – sera celui qui «se plante à l'école» (comme le dit Ahmed), qui court droit à l'échec, tant son comportement scolaire appelle forcément la réalisation d'un destin ouvrier...

### *Oppositions et homologies entre frères aînés et frères cadets*

Dix-sept ans séparent l'aîné, Amin, ouvrier au chômage, du benjamin, Kader, élève de BEP de comptabilité, le seul des cinq garçons de la famille à avoir voulu éviter à tout prix la voie de l'enseignement professionnel industriel. La différence d'âge importe ici moins que l'écart entre générations : ce qui est d'emblée frappant quand on voit ensemble les cinq frères, c'est la différence physique entre les aînés et les cadets : il se dégage des premiers une impression de force et de puissance corporelles (ils sont plus petits, plus imposants physiquement, larges d'épaules) alors que leurs frères cadets, longilignes, presque maigres, apparaissent frêles, presque fragiles. L'apparence physique et vestimentaire des deux aînés – cheveux crépus, teint halé, moustache, jean élimé et fatigué comme s'ils ne se souciaient pas de leurs vêtements, comme s'ils assumaient dans la présentation d'eux-mêmes le fait d'être «Arabes» – diffère de celle des cadets qui ont plutôt tendance à dissimuler ce statut assigné (cheveux coupés court, tirés en arrière, comme pour atténuer leur frisure). Les deux aînés (Amin et Samir) parlent d'une voix forte et un peu rauque, ont des poignées de mains franches, entrant tout de suite dans la conversation. Amin fait un peu plus vieux que son âge, les traits marqués (des cicatrices, des traces de coup peut-être, il a fait de la boxe) et le visage buriné par le travail au grand air. À côté de leurs frères ouvriers, les cadets ont un aspect juvénile, presque lisse. À 19 ou même 21 ans ils «font» encore très lycéens. Cependant le déroulement de l'enquête va progressivement faire apparaître des homologies dans la fratrie masculine qui sont fondées sur le degré de réussite

5. La différenciation des destins scolaires et professionnels (anticipés) des enfants de familles populaires s'accompagne d'un mouvement simultané de valorisation des études générales et «respectabilisation» du «vrai» lycéen (de lycée général) et de dévalorisation (qui est aussi une dé-virilisation) des études professionnelles. L'accès au travail ouvrier, qui se fait dorénavant à un niveau BEP, tend à être envisagé dans le cas d'Ahmed sur un mode dénié et presque honteux, un peu comme s'il avait déjà intériorisé les classements scolaires et les avait retraduits dans la hiérarchie symbolique de la fratrie où il apparaîtrait à ses yeux comme le «raté» de la famille. La poursuite des études est une des manières de résoudre la contradiction, de différer le classement final, non pas tant comme «espérance rêveuse» des nouveaux lycéens mais plutôt comme «désespérance adoucie».

## DOSSIER

*Trajectoires*

Stéphane Beaud  
*Un ouvrier, fils d'immigrés,  
« pris » dans la crise :  
rupture biographique  
et configuration sociale*

scolaire et sociale, permettant ainsi de dépasser la simple opposition entre aînés et cadets.

Au moment de l'enquête, deux des frères se trouvent dans des situations professionnelles ou scolaires difficiles : Amin, le frère aîné, traverse à 34 ans une nouvelle période de chômage qui l'a contraint à revenir habiter chez ses parents tandis qu'Ahmed, 19 ans, élève de CAP d'usinage (« voie de garage » du lycée professionnel), est alors menacé de renvoi pour manque total de travail. Ahmed occupe donc une position homologue dans l'ordre scolaire à celle d'Amin dans la vie professionnelle. A l'opposé, les trois autres frères occupent des positions sociales ou scolaires plus favorables : Samir, ouvrier qualifié, qui vient de passer à 32 ans chef d'équipe, est déjà établi dans la vie professionnelle et matrimoniale (deux enfants de deux et quatre ans) alors que Djamel (22 ans) passe le bac professionnel et que Kader (17 ans), élève de BEP de comptabilité, se prépare à retrouver la voie « normale » du lycée. Pour ces deux cadets encore engagés dans une forme de compétition scolaire, Samir est une source d'identification sociale ; on retrouve là une homologie, cette fois « positive », des positions entre aîné et cadet.

On a pu voir fonctionner d'une manière presque expérimentale cette double homologie à l'occasion d'un entretien collectif qui s'est rapidement transformé en discussion de famille, au cours de laquelle on a pu saisir comment la question de l'emploi divisait les membres de famille, favorisant au sein de la fratrie masculine des prises de parole différenciées correspondant précisément au statut social ou scolaire de chacun des cinq frères.

*Ce jour-là, Ahmed et Kader m'accueillent en fin d'après-midi et poursuivent le dialogue que j'ai entamé précédemment avec eux au lycée. Leurs frères aînés viendront plus tard nous rejoindre autour de la table de jardin. Au cours de la conversation, j'exprime mon souhait de revenir avec Ahmed sur la vision qu'il se fait de son avenir professionnel. En cette fin du mois de mai 92, Ahmed se doute bien qu'il ne sera pas repris dans son lycée professionnel, ses frères aînés qui savent bien que cela ne « marche » pas au lycée se demandent ce qu'il fera à la rentrée. Les rapports entre les âges sont très codifiés et ritualisés dans la famille M, les aînés ayant une réelle autorité sur les cadets. Quand Samir parle, Ahmed et Kader l'écoutent attentivement et s'ils le contredisent c'est toujours non sans une certaine retenue et sur fond de respect.*

Samir, dernier venu dans la discussion, prend immédiatement la parole avec l'assurance et l'autorité que lui

donne son statut dans la famille, tentant de convaincre Ahmed de la nécessité de poursuivre ses études<sup>6</sup>. A travers l'irritation qui affleure dans les propos de Samir, on sent bien que des conversations de ce type ont déjà eu lieu, que les aînés ont déjà essayé, chacun à leur manière, de lui faire entendre raison. Mais c'est aussi, me semble-t-il, en ma présence que le débat prend un tour plus dramatique, comme si l'on me demandait d'être juge de ce débat, de prendre parti pour faire «plier» Ahmed. A l'inverse, Amin, l'aîné réel par l'âge, est resté relativement absent ou discret lors de cette discussion, se contentant d'écouter ou d'appuyer de temps en temps les propos de Samir pour signifier son accord. Mais on sent bien – par sa manière de se tenir à l'écart ou d'intervenir très ponctuellement – qu'il est moins «concerné», et on comprend, à travers le peu de cas qui est fait de ses interventions par ses frères cadets, qu'il est déjà hors-jeu, comme s'il avait perdu toute crédibilité personnelle et sociale.

La tension et presque l'incompréhension que l'on peut déceler entre Samir et Ahmed, la tonalité de l'échange faite à la fois d'exaspération retenue de l'aîné et de lassitude résignée du cadet, trouvent leur principe dans les différences de trajectoires scolaires et de perceptions du système d'enseignement. La similitude apparente des parcours scolaires de Samir et Ahmed – respectivement un CAP de mécanique au CET dans les années 1970 et un CAP d'usinage au LEP au début des années 90 – cache mal la différence de valeur sociale de leurs titres scolaires et de modes de socialisation. Alors que Samir n'a pas vécu son passage au CET comme une relégation scolaire et sociale irrémédiable mais davantage comme une situation «normale» pour un enfant d'immigrés illettrés, né en Algérie, etc., Ahmed, lui, entre au LEP par la petite porte, en quatrième technologique, après un redoublement en sixième et cinquième et se trouve relégué dans la dernière voie au LEP (le CAP dit en «deux ans»). Il est à cet égard significatif que l'aîné parle de «C.A.P.» en détachant les lettres, à la hauteur du prestige que ce diplôme revêtait pour ces futurs ouvriers qualifiés, alors que le cadet prononce «sape», avec la dérision qui convient à un titre scolaire désormais entièrement dévalorisé.

Au-delà des oppositions et des malentendus entre aînés et cadets, l'entretien illustre de manière exemplaire la conquête du droit d'aînesse sociale de Samir dans sa famille. C'est lui qui, «naturellement» lors de la conversa-

6. La présence de l'enquêteur, perçu comme un spécialiste des questions d'emploi et de chômage, est en quelque sorte une aubaine que Samir saisit sur le champ pour dire à Ahmed qu'il doit se ressaisir, pour lui faire mesurer les difficultés auxquelles il va se trouver confronté s'il persiste dans son attitude «a-scolaire». Samir ne cessera donc de relancer le «débat», qui finit par prendre au fil du temps une tournure plus sérieuse, plus solennelle.

# DOSSIER

## Trajectoires

Stéphane Beaud  
*Un ouvrier, fils d'immigrés,  
« pris » dans la crise :  
rupture biographique  
et configuration sociale*

tion, a pris la place d'Amin comme interlocuteur légitime de ses frères cadets et de l'enquêteur, représentant la fraction ascendante de la fratrie masculine. Amin qui est comme détrôné de sa position d'aîné se replie alors dans un rôle de gardien des valeurs familiales<sup>7</sup>. Ahmed, qui illustre la fraction descendante de la branche cadette de la famille, «laisse dire» ses frères aînés.

L'étude de la famille M apparaît donc comme un cas limite où l'échec professionnel de l'aîné et l'incertitude de l'avenir des cadets garçons vont de pair avec la promotion des filles lycéennes, comme si la supériorité ouvrière masculine se trouvait progressivement contestée, de l'intérieur, par la suprématie scolaire des filles. Lorsque je reviens chez les M deux mois plus tard (juillet 1992), j'ai l'occasion de rencontrer plus longuement Amin, placé jusqu'alors hors du champ de l'enquête. Il finit, ce jour-là, par imposer à mes yeux sa présence et le long entretien qu'il a sollicité présente pour moi l'intérêt de condenser des résultats d'enquête auparavant épars et décousus.

### Amin, le frère aîné.

#### La reconstruction de l'histoire d'une vie

Lorsque je rencontre pour la deuxième fois Amin, à la fin du mois de juillet 1992, il finit un contrat d'intérim de deux mois et demi comme manœuvre dans une entreprise du bâtiment. De retour du chantier<sup>8</sup>, il se joint à nous (Ahmed, Kader et moi) au salon et on discute à bâtons rompus de sa journée de travail, de l'ambiance entre ouvriers.

*En ce mois de juillet il fait très chaud sur le chantier, le travail est dur, «les journées comptent double». La conversation tourne alors autour du «boulot» d'Amin et de son passé de jeune ouvrier et se poursuit à table avec ses deux frères cadets. A la fin du repas, Amin semble avoir envie de poursuivre la conversation, de revenir sur son passé de façon plus détaillée. Ahmed part rejoindre ses copains «au bas des blocs» mais Kader reste, écoutant avec attention et sympathie son frère comme si par sa présence il le soutenait à sa manière, intervenant peu<sup>9</sup>. Je propose alors d'enregistrer, de repartir du «début», c'est-à-dire de son arrivée en France à l'âge de sept ans. Amin s'installe au fond du canapé, sort sa pipe qu'il bourre lentement et méthodiquement, prêt à reprendre son «fil». C'est la fin de la journée, le soleil qui a «cogné dur» toute la journée se couche mais il fait toujours chaud et lourd. Les stores sont presque entièrement fermés, seul un petit rayon de lumière se fraye un passage pour éclairer faiblement les visages. Une fois la nuit tombée, l'entretien va se*

7. Ainsi, c'est lui qui me fait visiter le jardin de son père et, m'expliquant les vertus des plantes médicinales ramenées d'Algérie, ajoute : «il faut bien se ressourcer vers nos ancêtres quand on voit tout ce qui se passe en ce moment».

8. Il n'a pas eu le temps de prendre sa douche, porte son maillot de travail, poussiéreux et sale. Il apparaît fatigué, les traits tirés, marqué par sa journée de travail.

9. Ce n'est que vers la fin de l'entretien, lorsqu'on se mettra à évoquer le racisme, qu'il interviendra davantage dans la conversation, soutenant son frère dans la dénonciation des autres Arabes qui les discréditent.

*poursuivre plus d'une heure et demie dans une sorte de demi-obscurité: personne n'osera se lever pour éclairer la pièce, on ne distingue pourtant plus que des ombres, la pipe d'Amin qui rougeoie éclaire de temps en temps son visage. Amin parle lentement, rallume de temps en temps sa pipe pour en aspirer de longues bouffées qui semblent momentanément l'apaiser. Assis, bien calé au fond du canapé, il commence d'emblée un long monologue, comme s'il parlait d'abord pour lui-même en continuant à haute voix des réflexions qu'il n'avait cessé de ruminer en lui-même depuis longtemps déjà. Il tente de voir clair dans son histoire, de s'expliquer son «échec», et cherche avec l'aide de l'enquêteur le moment où son histoire a basculé, où il a perdu pied. Il parle sur un ton très bas, à peine audible, comme s'il se parlait à lui-même, sur un rythme lent, entrecoupé de longs silences, pour finalement se «lancer». Son regard évite de croiser le mien, et le plus souvent est fixé ailleurs (comme quelqu'un dont on dit qu'il est perdu dans ses pensées) comme s'il lui fallait par moments s'abstraire de toute présence pour se délivrer par la parole de ce qui ne cesse, en lui-même, de le hanter et que même son plus proche entourage (ses parents, ses frères, ses sœurs...) ne peut vraiment entendre, ni comprendre.*

Au cours de l'entretien, Amin adopte le rôle d'une personne qui «témoigne»; de ce fait, il ne répond pas toujours directement aux questions que je lui pose mais a plutôt tendance à suivre son «fil»; de mon côté, je ne le relance pas toujours avec précision ou insistance, je ne cherche pas à lui résister. Je ne tente pas non plus d'imposer une illusoire «complicité»<sup>10</sup> car la définition de la situation d'entretien – le fait que je puisse apparaître à ses yeux comme un «ami» de ses frères cadets – exclut qu'il livre les éléments les plus personnels de sa vie privée. Je le sens assez fragilisé pour ne pas l'embarrasser ou le pousser dans ses retranchements en ce domaine. Les conditions ne sont donc pas réunies pour un entretien de type biographique; j'ai plutôt saisi «au vol» l'occasion qui m'a été donnée de faire cet entretien, et la suite de l'enquête montrera qu'elle ne se renouvellera pas. Quand Amin raconte son histoire, c'est donc d'une manière incomplète, avec de nombreux «trous» dans la chronologie et avec des contradictions, si bien qu'il est impossible de reconstituer précisément *a posteriori* sa trajectoire professionnelle: certains moments de son existence sont laissés volontairement dans l'ombre (comme par exemple les circonstances précises de sa «démission» de Peugeot ou tout ce qui concerne son histoire matrimoniale<sup>11</sup>). Dans ce contexte, ce qu'il dit explicitement importe peut-être moins que ce qu'il cache, ce qu'il dit à demi-mot ou ce qu'il laisse délibérément dans le flou (le rapport à ses

10. Entre Amin et moi il y aura toujours une certaine forme de distance que la suite de l'entretien ne réduira pas: il me vouvoie, je le vouvoie et si en cours d'entretien je me mets parfois à le tutoyer, je finis par le vouvoyer de nouveau.

11. Je sais seulement par son frère, Kader, qu'il aurait une femme restée en Algérie en attendant qu'il retrouve une situation plus stable pour le rejoindre. Amin à la fin de l'entretien parle de son «ex-femme» (française) dont il aurait un enfant.

## DOSSIER

*Trajectoires*

Stéphane Beaud

*Un ouvrier, fils d'immigrés,  
« pris » dans la crise :  
rupture biographique  
et configuration sociale*

parents, à ses anciennes «copines», le rapport aux ouvriers dans l'usine, etc.). Le retour sur le passé lui offre surtout l'occasion de donner une présentation de lui-même sous le meilleur jour («bon» fils, «bon» voisin, «bon» petit enfant, etc.) et de retrouver, face à l'enquêteur, une respectabilité qu'il ne trouve plus dans son travail et encore moins dans l'espace public où il est de plus en plus fréquemment exposé au «racisme». La situation d'entretien officialise et renforce – au moins sur le moment – sa position d'aîné au sein de la famille : Kader, le benjamin, l'écoute attentivement et respectueusement.

### *Le jeune intérimaire d'hier au miroir du «précaire» d'aujourd'hui*

L'entretien fait bien sentir une atmosphère de «crise», un contexte social et moral qui se dégrade, un avenir qui s'assombrit. Au moment où je le rencontre, Amin vient d'achever une période difficile de son existence : il est resté près de deux ans au chômage, ce qui l'a obligé à revenir habiter dans la maison de ses parents pour y trouver refuge. Il ne sait pas s'il retrouvera, un jour, un emploi stable ; au fond de lui-même, il semble en douter, l'avenir probable qui l'attend est de continuer à «courir» les «boîtes» d'intérim, à «se battre» sur le marché du travail précaire (le marché des «petits boulots») où il doit affronter la concurrence de plus en plus vive d'autres «surnuméraires», dorénavant plus jeunes, plus diplômés, et aussi plus résistants physiquement. L'espoir de trouver une place stable de «chauffeur», métier qui lui plaît, s'amoindrit pour lui, et, par moments, il semble céder au découragement, parlant de «foutre le camp», rêvant d'aller en Australie, de retourner en Algérie, ou tout simplement «descendre» dans le Midi (être routier sur des ports à Marseille ou Bordeaux). «Travaillé» par son histoire, il cherche des solutions, des «explications», ne cesse de s'interroger sur le comportement humain, le sens de la vie, le mystère de l'«être humain» ; il s'est remis à lire, ayant pris goût à la lecture pendant son service militaire en Algérie. Mais les anciennes blessures ne sont pas entièrement cicatrisées, il a gardé de son passé une sensibilité d'écorché vif. Même si son récit est toujours retenu et pudique, Amin se soucie de faire comprendre à demi-mot la honte et l'humiliation d'être constamment suspecté, stigmatisé (comme «chômeur», comme «pauvre», comme «arabe»...).

Lorsqu'Amin entre dans la vie active à 16 ans et demi, au milieu des années 1970, il commence par travailler dans une petite entreprise, puis est embauché chez Peugeot et en démissionne pour se lancer dans «l'intérim». Tout au long de ces années, il hésite à se fixer, changeant fréquemment d'employeurs, quittant des emplois stables pour des emplois mieux rémunérés hors usine (préparateur de voitures, déménageur, barman, ouvrier agricole en Suisse, etc.). Or avec la récession brutale du début des années 1980 l'avenir se ferme pour les ouvriers non qualifiés: il se retrouve alors pris au piège de la crise, optant pour des solutions transitoires qui apparaissent avec le recul comme autant d'échappatoires provisoires (deux ans de service militaire en Algérie pour mettre fin à une période de chômage d'un an, puis à son retour un an de petits boulots en Suisse, puis un an de travail au noir en Alsace). Circulant entre l'Algérie et la France, entre la Suisse et la France, entre chez lui et l'Alsace, il donne l'impression d'être ballotté au gré des événements de sa vie professionnelle et matrimoniale.

Jeune ouvrier, Amin était déjà atypique, lui qui n'a pas voulu se penser comme ouvrier «fixe» (à la différence de nombreux garçons entrés à l'usine), comme un ouvrier «ouvriérisé» (avec un emploi stable et impliqué dans la vie sociale ou politique des ateliers). Il ressemble à cet égard à des ouvriers de la première génération, ces fils d'agriculteurs qui préfèrent travailler seuls, évitent les contacts avec les autres ouvriers, n'aiment pas l'«ambiance» de l'usine, éprouvant une répulsion presque «physique» pour le lieu de travail (les ateliers sales, bruyants), ressentant une impression d'enfermement. Amin occupe d'ailleurs à l'usine des postes de travail un peu particuliers – il a été cariste – toujours à distance des ouvriers du secteur. Mais très tôt il refuse cette voie toute tracée. Après deux ans de travail en usine, il cherche d'autres solutions comme une formation d'ouvrier qualifié (ajusteur), métier qu'il exerce même si, finalement, il ne se présente pas au CAP. Il revient alors à l'usine occuper un poste d'ouvrier non qualifié. Il a longtemps rêvé de quelque chose de plus haut (ou de moins bas) que simple ouvrier, d'une autre «profession» (pour reprendre son expression). Les seules périodes où il a été «heureux» dans son travail, sont celles où il a été barman-glacier (payé au noir) dans une relation de services avec la «clientèle» («j'étais extrêmement courtois») et comme

## DOSSIER

### *Trajectoires*

Stéphane Beaud  
*Un ouvrier, fils d'immigrés,  
« pris » dans la crise :  
rupture biographique  
et configuration sociale*

chauffeur-routier. Au moment de l'entretien, Amin est employé comme chauffeur pour un contrat de deux mois, il effectue cependant d'autres travaux de manœuvre, notamment en déchargeant le mortier, et met son point d'honneur à « bien faire » son travail, quitte à remplir des tâches qui ne sont pas directement de son ressort mais qui permettent d'accélérer le travail : « sur le chantier, je fais le boulot de six », dit-il non sans fierté. Cependant il est ulcéré – et il y reviendra plusieurs fois au cours de la conversation – par l'improvisation permanente qui règne sur le chantier et qui l'oblige à « faire le manœuvre ». La gestion de l'entreprise laisse selon lui à désirer, les maçons gâchent beaucoup de mortier, faute d'une bonne répartition des tâches. Il lui arrive alors d'élever la voix, de s'affronter avec le fils du patron qu'il méprise pour son incompetence et ses gesticulations inefficaces (« il gueule tout le temps »). Il a même eu à propos de l'organisation du travail une vive altercation avec lui, refusant de se soumettre entièrement (« Je l'ai fait baisser de plusieurs tons ») et mettant en avant ses qualités (« je lui ai dit qu'ici je faisais le travail de plusieurs ouvriers »).

Il a du mal à supporter ce qu'il appelle l'« ambiance de chantier » : « ça se chamaille tout le temps », « ça crie tout le temps », « ça cherche toujours à se défiler » dit-il en parlant des maçons qui travaillent avec lui. Par la description assez noire qu'il fait des relations de travail sur le chantier, il prend une certaine distance avec cet univers, et c'est peut-être sa manière à lui de rester « digne ». En racontant les « bagarres », les « engueulades », les « jalousies » entre ouvriers du bâtiment, Amin saisit l'occasion de sensibiliser ces frères cadets, notamment Ahmed sur le point de se faire exclure du LEP, aux conséquences qu'entraîne aujourd'hui l'absence d'une « vraie » formation, jouant ainsi encore son rôle d'aîné.

Si Amin regrette amèrement d'avoir perdu son travail de « routier »<sup>12</sup>, c'est parce qu'il a toujours préféré travailler en solitaire, au calme, sans personne pour lui donner des ordres ou lui réclamer en permanence des comptes. Il évoque à plusieurs reprises, avec nostalgie, de multiples anecdotes liées à son expérience de travail de chauffeur routier : les « tas de ferraille » ou les « gros bahuts » qu'il conduisait et avait appris à maîtriser, les longues journées de travail, les risques du métier mais aussi l'entraide, le sentiment d'être reconnu dans son métier.

12. Faute d'avoir fait ses « papiers » pour devenir français, il n'a pas pu faire du transport international et conserver son emploi chez un transporteur. Sa mère, très inquiète pour lui, qui s'est installée un moment à côté pour suivre la conversation, le conteste sur ce point : « ça sert à rien d'avoir les papiers français pour avoir un emploi ». Une fois sa mère partie, Amin avoue que s'il ne s'est pas décidé à faire ses papiers c'est parce que « on a beau changer ses papiers, on ne change pas de faciès ».



*Il raconte l'épisode du transport de Sochaux à Lyon qu'il a fait «en surcharge» de plusieurs tonnes, donc en infraction, avec une remorque qui tanguait dangereusement à l'arrière et qu'il avait beaucoup de mal à maîtriser. Il revient en détail et avec un évident plaisir sur cette équipée qui a constitué une sorte d'épopée ayant marqué toute la famille (son deuxième frère l'avait accompagné, les frères cadets commentent l'événement dont ils se souviennent très bien). Aujourd'hui encore il ressent une espèce de fierté d'être parvenu à bon port, d'avoir rempli sa difficile mission.*

Ce long récit de la carrière de «chauffeur-routier» ressemble parfois à un récit mythique qui exhume les traces d'un passé pas si lointain où le «prestige» du grand frère, alors fort et intact, était symbolisé par le type de voiture qu'il possédait<sup>13</sup>. A vingt ans, à la fin des années 1970, une des grandes occupations des jeunes ouvriers d'usine du quartier était de trafiquer les moteurs de voitures d'occasion. Amin rappelle non sans émotion à Kader, alors petit enfant, sa BMW repeinte en jaune orange («tout le monde savait à qui elle était») avec laquelle il faisait des pointes de 260 sur route («seize carburateurs dessus»). Il lui arrivait parfois, les soirs de sortie, d'aller avec ses copains «narguer les flics» du coin, passant en trombe devant le commissariat et freinant brutalement pour repartir «à fond» en faisant crisser au maximum les pneus. «J'étais tout fou mais pas méchant» commente-t-il, avec la sagesse de celui qui en a beaucoup vu depuis. En l'entendant évoquer ses souvenirs de «jeune», je mesure davantage la distance qui le sépare de ses frères cadets, et de manière générale le fossé qui sépare les deux «générations» d'enfants d'ouvriers de la région. Pour les jeunes de la génération d'Amin, non diplômés et pressés de travailler, de gagner de l'argent et s'établir socialement, les places ne manquaient pas<sup>14</sup>.

### *Extraits de l'entretien avec Amin*

**Amin** – Je suis venu en France, j'avais 7 ans. Bon, je ne parlais pas du tout le français, donc il a fallu apprendre le français, il m'a fallu trois ans... (*il réfléchit*) Ouais, trois ans... Et ensuite je vous dis, j'ai pris du retard (à l'école), j'étais en permanence en retard, quoi! Donc, j'étais jamais avec des gens de mon âge. J'avais treize ans, les autres avaient dix ans en CM2. Bon il fallait bien qu'ils me mettent quelque part. Alors du CM2 ils m'ont envoyé directement en 4<sup>e</sup> pratique. Parce que je travaillais pas... je voulais pas travailler... j'étais très intelligent, j'enregistrais bien, mais je voulais pas travailler. Et puis voilà, c'est comme ça que... (*silence*) Bon, si j'étais rentré plus tôt en France... si j'avais su parler français plus jeune, ça ne se serait pas passé comme ça. (*silence*) Ben, qu'est ce que vous voulez...

13. Dans cette famille d'immigrés existe une véritable culture «automobile» (les enfants lisent des magazines auto et bricolent des vieux moteurs dans le garage de la maison, sauf Kader rétif à toute forme de travail manuel). La voiture apparaît d'ailleurs dans la famille comme le bien statutaire par excellence : indiquer le type de voiture que possède un tel ou un tel est presque la première manière de l'identifier, de le désigner à un «étranger».

14. Cette forme de sécurité matérielle allait de pair avec des formes de déviance autorisées : les premiers moments de la jeunesse populaire étaient fortement ritualisés (le premier jour à l'usine, le jour du permis de conduire et la première voiture qu'on «trafiquait», les premières sorties collectives au bal, l'armée, etc.), l'ordre de succession des générations ouvrières était bien établi. Beaucoup de jeunes ouvriers comme Amin savaient que cette période n'était pas faite pour durer, qu'il fallait en profiter avant de «se ranger», avant le mariage et l'installation dans la vie adulte. Cf. R. Hoggart, *La culture du pauvre*, Paris, Minuit, 1972.

## DOSSIER

### Trajectoires

Stéphane Beaud  
*Un ouvrier, fils d'immigrés,  
« pris » dans la crise :  
rupture biographique  
et configuration sociale*

– Et après la 4<sup>e</sup>-3<sup>e</sup> pratique, qu'est-ce que vous avez fait ?

**Amin** – J'ai quand même passé mon BEPC, je l'ai eu. C'était le certificat des collèges, et ensuite (*en soupirant*) on m'a lâché dans la nature... le travail... (*silence*) J'ai commencé à travailler un petit peu. (*sur un rythme encore plus lent*) Et ensuite j'ai fait une FPA et puis j'ai fait un stage d'ajusteur... Et puis là aussi j'ai pas été à terme (*sur un ton très las, découragé*). J'ai pas passé de CAP... Pareil... C'est pareil là, ils m'ont dit que si je m'étais présenté le jour (du CAP) j'étais sûr de l'avoir, j'étais sûr d'avoir mon CAP, parce que je travaillais très bien mais ça m'a pas intéressé.

– Mais qu'est-ce qui ne vous donnait pas envie de le préparer ?

**Amin** – Ben.. comment vous dire ? Ça me plaisait à la fois... (*silence*) et puis d'un autre côté je voulais pas en faire ma vie, je voulais pas en faire ma profession. Donc je m'étais dit que c'est pas la peine que je passe le CAP. Et je l'ai pas passé. (*silence*) Et puis après, ma foi, je suis entré dans la vie active... j'ai travaillé très jeune (*il tire longuement une bouffée de sa pipe*).

– A l'époque on trouvait facilement du boulot ?

**Amin** – Oh ouais ! Mais je refusais aucun travail ! Moi j'ai fait du marteau piqueur, j'ai fait du terrassement, j'ai fait les pires travaux hein ! Que les gens voulaient pas... et puis ma foi.. (*soupir*)... c'est aussi le fait d'avoir commencé très jeune le travail, ça c'est pas bon, parce que... je sais pas comment vous expliquer ça, il y a une certaine lassitude, on a envie de sortir. Alors ça fait qu'il y a des jours où je devais aller au travail, j'étais pas bien, j'avais un petit peu bu... (*silence*) Des fois je manquais sans raison parce que j'avais envie de me reposer... ça je l'ai cher payé quoi ! [...] C'est vrai que, pour l'usine, je me suis dit : ça serait dommage de commencer ma vie là (*avec un accent de mépris*) et de finir ma vie là (*idem*). (*silence*) Alors j'ai fait beaucoup de... j'ai fait un peu de tout. (*comme se ressaisissant*) Moi j'ai eu une multitude de cordes à mon arc. Je suis capable de... je suis un polyvalent, vraiment le polyvalent hein ! J'ai des certificats de travail concernant un peu tous les travaux (*Kader ajoute en riant : «représentant»*)... J'ai fait représentant, j'ai fait monteur en charpente métallique, j'ai fait de l'ébarbage, j'ai fait de la couverture de toiture en tuiles, j'ai fait mécanicien monteur, j'ai fait chauffeur, j'ai fait cariste... J'ai fait un peu vraiment de tout... Mais la seule chose que j'aime vraiment, c'est faire de la route. J'ai pas réussi à trouver une place où faire de la route en permanence, du grand fret sur de longues distances. Il fallait les papiers français.

*Amin raconte ensuite l'armée en Algérie en 1981-83 où il est «parti volontaire» après un an de chômage et de travail au noir dans un bar. Il entre en conflit avec les officiers algériens qui lui demandent constamment de leur ramener des pièces détachées de voiture et des chaussures pour leurs femmes. Il s'aperçoit qu'il n'a pas de patrie («moi je devrais avoir une carte marquée «apatride» parce que je suis pas français et je suis pas plus arabe»). Il rentre en France au bout de deux ans avec la «haine contre les algériens», entame une procédure de naturalisation mais, au dernier moment, il l'interrompt. Il part alors vivre en*

*Suisse où il rencontre une femme (veuve avec trois enfants) chez qui il s'installe pendant presque un an. Il travaille d'abord «dans le nettoyage», en intérim, puis comme garçon de ferme. Il revient ensuite quelque temps chez lui pour repartir travailler en Alsace, comme livreur de meubles («Je gagnais 5000 à l'époque. Mais j'étais pas déclaré») avant de revenir dans la région où il fait «plein de petits boulots» («Un coup chez X, un coup à la SEB, un autre coup là... toujours en intérim... Monteur en charpente, mécanicien monteur»).*

**«J'aimais pas la mentalité d'usine, ils sont toujours à critiquer les gens, pire que des femmes»**

– Et pour revenir au début de votre vie active, vous n'avez jamais travaillé chez Peugeot ?

**Amin** – J'ai travaillé chez Peugeot. J'ai travaillé une année à Sochaux, j'ai travaillé une année à Audincourt. Et puis je bossais. Quand, j'étais jeune, je bossais hein !... Là je manquais pas, je bossais même le samedi. Et puis là j'ai quitté pour aller faire... *(ne sait pas comment finir sa phrase)*... Je me suis dit «je vais pas passer ma vie dans une usine, c'est pas possible». *(sur un ton de dégoût)* Pas moi !... *(silence)* C'est stupide hein !... Mais je me suis dit comme ça... «pas moi», «je suis pas fait pour ça». Alors j'ai dit je vais retourner à l'école, j'ai fait l'AFPA, donc je suis parti pendant neuf mois faire l'AFPA et donc j'ai résilié mon contrat. Et après ça j'ai refait une demande à Sochaux, ils m'ont rembauché à Sochaux. Je suis resté un an et je suis reparti.

– C'était dans quelle usine à Sochaux ?

**Amin** – En fonderie... Mais je travaillais comme cariste, c'était assez dur. Moi, mon fenwick il tournait les huit heures hein ! Sans arrêt. Y avait toujours quelque chose à décharger, toujours quelque chose à aller chercher. Et en plus je repartais au travail le samedi... toujours... parce que j'étais un gars vachement volontaire. On déchargeait un wagon de 30 tonnes, 30 tonnes de sable de fonderie, en sacs de 50 kg, alors tout le temps à décharger du wagon, à mettre sur le chariot, descendre avec le chariot en bas et le recharger dans la soute. Ça faisait du poids dans la journée. Et il fallait faire le wagon dans la matinée hein ! Avec la poussière qui passait à travers les habits, il y en avait plein. L'insalubrité, tout ça... ça, ça m'a beaucoup déplu. Je suis parti et puis j'ai commencé à travailler en intérim.

– A cause de ces conditions de travail, de l'insalubrité ?

**Amin** – Et puis même, j'aimais pas la mentalité... j'aimais pas la mentalité d'usine. Ils sont toujours à critiquer les gens *(avec du mépris dans la voix)*, toujours à... pire que des femmes... ça, j'aime pas. J'aime pas discuter des autres, on n'a pas à discuter de quelqu'un qui n'est pas là... *(silence)* Si on veut dire quelque chose à quelqu'un, pour un homme hein, moi je dis que quand je veux dire quelque chose à quelqu'un, je lui dis quand il est là, en face à face [...]. Bon, je suis parti de Peugeot *(à voix basse)*, je suis allé travailler en intérim, et là ils m'ont refoutu chez Peugeot, pour un an, en intérim, comme préparateur. Je préparais

## DOSSIER

### Trajectoires

Stéphane Beaud  
*Un ouvrier, fils d'immigrés,  
« pris » dans la crise :  
rupture biographique  
et configuration sociale*

les voitures neuves pour les clients et puis je les livrais. Par contre là j'ai bien aimé. On était au bord de la route, on était en dehors de l'usine quoi, c'était déjà autre chose.

– *Mais à l'époque, au moment de partir de chez Peugeot, il n'y avait pas encore l'idée que tu quittais un emploi stable pour quelque chose de plus précaire ?*

**Amin** – Non, non je mesurais pas ça... (*silence*) j'ai pas mesuré ça... non, ça j'ai pas mesuré... et puis là... par contre là j'aurais bien voulu rester quand j'étais préparateur DM et puis, ma foi, mon contrat est arrivé à échéance et puis après j'ai fait des emplois d'intérim. Comme emplois d'intérim, j'ai fait de la fumisterie, j'ai fait un peu de tout...

– *Et il y a eu un moment où, comme chauffeur, tu as eu un emploi plus stable ?*

**Amin** – Chez A.D.L... là... et après ils m'ont licencié... (*long silence*). Ils ont licencié du monde et comme j'étais le dernier embauché, j'étais dans le lot... licenciement économique... Voilà... (*avec de l'émotion dans la voix*) deux ans sans bosser et puis là je commence à retrouver un petit boulot... Bon j'ai eu un an de chômage, on est payé au chômage quoi... c'est tout... et puis là j'ai retrouvé un petit boulot mais c'est pas... Je cherche pour l'instant, mais je serai pas bien tant que j'aurais pas un boulot pour faire la route... [...] Parce que moi j'aime bien la tranquillité. J'aime bien le calme. Donc dans ma cabine, quand je suis dans mon camion, je suis tranquille, je suis bien, je suis attentif. Sur un chantier, il arrive que des bricoles parce que tout le monde crie, tout le monde !... Moi, ça, ça me perturbe énormément. J'aime pas le travail d'équipe. Parce que tout le monde regarde celui de l'autre «qu'est ce qu'il fait ?», «qu'est ce qu'il va faire ?» et tout le monde essaie de placer le plus de charge sur son copain. Et puis, moi, j'aime pas. J'aime bien le travail individuel, comme ça c'est clair, net et précis. On voit ce qu'on a fait... (*silence*) Je m'entends pas en équipe. Dans le boulot, je m'entends pas quand on travaille en équipe, j'aime pas être en équipe. J'aime bien travailler seul. Au moins ce qu'on fait, bon on voit ce qu'on fait. Et on voit comment le faire, et après on a le résultat. Et puis si c'est mal fait, bon, c'est de votre faute. Parce que quand on travaille à deux trois, c'est toujours de la faute de l'autre [...]

*«Le problème de "l'intérim" c'est qu'il fait beaucoup de boîtes intérimaires et tous les petits boulots»*

**Amin** – Là en ce moment je suis inscrit dans toutes les intérim dans la région. Je travaille avec pas mal de boîtes d'intérim. Mais le problème de l'intérim c'est qu'il fait beaucoup de boîtes intérimaires et tous les petits boulots. Mais quand il s'agit de faire un *curriculum vitae*, c'est toujours embêtant. Donc j'aimerais bien trouver une place stable et puis rester. Mais si j'ai un patron cool, qui me prend pas la tête et tout ça, le travail, il peut dormir (sur ses deux oreilles). Je vais vous donner un petit exemple, une anecdote, et en fin de compte c'est la réalité. Quand je travaillais barman-crêpier et maître glacier, le patron, il était en perma-

nence en vacances. Je m'occupais des commandes, des stocks, je m'occupais de la clientèle. Le travail était bien fait et je faisais énormément de recettes parce que j'étais extrêmement courtois, j'ai le dialogue facile et j'avais des pourboires immenses...

– *Pour revenir au CV, qu'est ce qui est gênant ?*

**Amin** – Non mais quand on veut faire.... (*court silence*) Par exemple dernièrement, j'ai fait... (*se reprend*) comme j'ai horreur d'écrire, déjà j'ai horreur d'écrire... Bon, mes frangines... j'ai de la chance, j'ai des frangines qui sont à l'école, elles me font mes CV... (*il imite un type de dialogue entre ses sœurs et lui quand il leur demande de rédiger son CV*) «Ben tiens, cette année-là, t'étais où ?» – «Ben, je travaillais là»... Et puis quand les patrons, quand un patron il voit tout ça, il se dit «mais pourquoi il change tant d'emploi celui-là»... ça, c'est pas bon.

**Kader** – Et puis tu peux pas te permettre de mentir. Et tu peux pas te permettre non plus de sauter les étapes. Tu peux pas leur dire «bon, de 82 à 85, j'ai fait ça et ensuite de 86 à 89... faut jamais sauter d'étapes dans les *curriculum vitae*.

**Amin** – Bon, un gars qui change comme ça, bon, il est pas stable et puis ça y est... ça m'embête parce que c'est une étiquette qui me colle là...

**Kader** – Parce qu'ils peuvent croire que ça vient de lui («Bien sûr» confirme Amin). De toute façon, c'est ce qu'ils vont penser direct hein ! ils vont pas se dire que c'est le patron qui...

– *Et pour ces boulots, il y a des entretiens, comment ça se passe ?*

**Amin** – Non, non, non. Ils vous téléphonent, ils prennent un gars et puis il lui téléphonent : «bon, tel jour, demain matin ou après-midi, tu te présentes à tel endroit, c'est pour travailler». Alors quand vous allez sur le lieu de travail, vous savez pas combien vous touchez, vous savez pas, vous savez rien du tout, vous commencez à travailler, c'est tout ! et puis ils viennent avec votre contrat, alors vous êtes pratiquement obligé d'accepter, qu'on vous donne le minimum ou le maximum. Quand vous êtes vraiment pris à la gorge, qu'on doit de l'argent, alors on travaille pour très peu et ça c'est pas bon non plus.... (*imitant le ton cassant du recruteur*) «Ah ben tu veux pas travailler, il y en a d'autres hein» (*il rallume sa pipe*)... (*silence*) (...)

---

### *Le remords d'avoir quitté Peugeot*

Amin ne raconte pas les événements de son passé de travail suivant un ordre chronologique mais confond les dates et les périodes de tous ses «boulots»<sup>15</sup>. Dans le récit de ses différents métiers, il faut lire entre les lignes, s'efforcer de décrypter les silences, les choses à demi avouées (comme par exemple le fait qu'il a parfois trop bu). Il est donc difficile de reconstruire après-coup avec précision la série d'emplois qu'il a occupés. Ce qui est toutefois frappant, c'est qu'il reconstruit l'ensemble de sa

15. C'est une attitude typique des jeunes intérimaires et des précaires que j'ai rencontrés lors d'un travail par observation participante à la mission locale de l'emploi. Cf. S. Beaud, «Stage ou formation ? Les enjeux d'un malentendu. Notes ethnographiques sur une mission locale de l'emploi», *Travail et Emploi*, n° 68, avril-juin 1996.

## DOSSIER

### *Trajectoires*

Stéphane Beaud  
*Un ouvrier, fils d'immigrés,  
«pris» dans la crise :  
rupture biographique  
et configuration sociale*

trajectoire scolaire et professionnelle à la lumière des expériences scolaires de ses frères cadets et des nouvelles normes d'excellence à l'usine et à l'école (le BTS, les études longues, le diplôme), faisant une lecture anachronique de sa propre histoire. En opérant un retour sur ses années d'école et sur ses premières années de travail, Amin est amené insensiblement à donner une interprétation en quelque sorte téléologique de sa trajectoire sociale et professionnelle, à relire à rebours toute son histoire en projetant sur son propre passé le regard désabusé et déformant du présent. Son échec professionnel d'aujourd'hui apparaît dès lors inscrit, «écrit», dans sa scolarité «ratée», dans les handicaps qu'il a alors accumulés. Le retour sur le passé contribue d'une certaine manière à lui fermer toute perspective d'avenir.

Amin a «choisi» l'intérim à la fin des années 1970, à un moment où celui-ci pouvait être utilisé comme une ressource stratégique pour éviter de se fixer dans la condition ouvrière<sup>16</sup>. Mais au fur et à mesure qu'il vieillit, que l'embauche des ouvriers de l'industrie se réduit considérablement et est presque réservée à de jeunes diplômés de l'enseignement professionnel (et surtout à la nouvelle «élite ouvrière» des bacs professionnels) et que la concurrence s'intensifie sur les segments inférieurs de ce marché du travail, il se trouve relégué à la périphérie de celui-ci (dans les emplois non qualifiés du bâtiment, encore plus précaires et mal payés). Il se trouve alors confronté à ce qu'on pourrait appeler le cercle vicieux de l'intérim dans une conjoncture de crise pour des personnes «sans qualification» : plus il vieillit, plus il doit passer par l'intérim ou les «contrats», si bien qu'il accumule les expériences professionnelles qui se transforment en capital «négatif».

En démissionnant de Peugeot pour travailler en intérim, il sait aujourd'hui qu'il a fait le «mauvais choix», qu'il aurait dû privilégier l'emploi stable. Il ne peut pas – ou ne veut pas face à moi – véritablement expliquer ce qui l'a poussé à partir, à refuser l'enfermement dans l'usine et le rétrécissement de l'horizon qu'il implique. Se rappelant sur le moment l'état d'esprit qui était le sien à l'époque, il déclare : «commencer ma vie là et la finir là», phrase qu'il achève par un long soupir. Il y a dans ce refus quelque chose de difficilement dicible, un refus viscéral de la vie d'usine, un refus «instinctif» d'être ouvrier à vie. Cette manière de parler de l'usine est une manière de résister par les mots à un destin tracé d'avance, puisqu'à son

16. Comme l'a montré Michel Pialoux pour les années 1970, cf. M. Pialoux, «Jeunes sans avenir et travail intérimaire», *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n° 26-27, 1979.

époque tous ceux qui avaient échoué à l'école allaient travailler «à la Peuge», avec ou sans CAP. Le refus du «trimard» (comme il dit) était certes quelque chose de courant à son époque mais n'empêchait pas la plupart des enfants d'ouvriers de se résoudre à rentrer à l'usine. Quinze ans plus tard il est convaincu, après-coup, qu'il a été «bêtement» rebelle, qu'il a péché en quelque sorte par orgueil ou par arrogance. Cependant, contradictoirement, il lui est difficile aujourd'hui de reconnaître qu'il n'a pas su saisir sa chance, et qu'au fond il n'a pas su «se contenter» d'un travail chez Peugeot. Cette partie de sa vie est dorénavant revêtue d'un coin d'ombre.

On voit bien que le récit qu'il fait de ses différentes expériences de travail tend à être entièrement décontextualisé; il occulte par exemple les conditions sociales qui autorisaient la «stratégie» d'emploi qu'il a choisie à la fin des années 1970, à un moment où le champ des possibles en matière d'emploi était encore relativement large, où l'horizon économique apparaissait encore dégagé<sup>17</sup>. Un certain nombre d'attitudes au travail qui prévalaient au moment de son entrée dans la vie active parmi les jeunes de milieux populaires, s'inscrivaient dans un contexte socio-économique qui faisait «système»: le travail précoce à l'usine, une forte embauche d'ouvriers non qualifiés, la rotation rapide sur le marché du travail et l'absence de la crainte du chômage, allaient de pair avec la possibilité pour les ouvriers de «s'engueuler» avec les chefs, de «manquer» à l'usine. Aujourd'hui, alors que ces conditions se sont inversées, Amin évoque de manière presque honteuse et coupable son passé de jeune ouvrier insouciant, pas sérieux, comme lorsqu'il restait au lit, désertant le travail au lendemain de soirées copieusement arrosées.

En relisant les événements de sa vie passée à la lumière des postures exigées aujourd'hui au travail, ce qui paraissait «normal», banal – et qui était le trait commun d'une génération de jeunes ouvriers à laquelle il appartenait – devient suspect, dangereux, moralement condamnable. Chacune des étapes qui l'ont conduit à sa situation actuelle de grande précarité devient l'objet de multiples remords: il a hérité de l'étiquette (comme il le dit lui-même) d'«instable», qui le poursuit désormais, repérable immédiatement sur le *curriculum vitae* qu'il est obligé d'envoyer aux agences d'interim<sup>18</sup>. Dans la situation qui est aujourd'hui la sienne, c'est l'ensemble de sa personne

17. L'usine de Sochaux comptait encore près de 40 000 salariés, être «ouvrier Peugeot» signifiait quelque chose (notamment en termes de salaires sensiblement supérieurs à ceux des entreprises du bassin d'emploi), la région paraissait encore comme une région industrielle dynamique.

18. Il fait appel à ses sœurs bachelières pour rédiger un CV qui «passe»: il leur demande de dissimuler cette «instabilité» qui le handicape dans la recherche d'emploi.

## DOSSIER

### *Trajectoires*

Stéphane Beaud  
*Un ouvrier, fils d'immigrés,  
« pris » dans la crise :  
rupture biographique  
et configuration sociale*

sociale qui est discréditée, son présent et par extension son passé. Dès lors, tout se passe comme s'il lui fallait s'exonérer de toute responsabilité individuelle quant à sa situation actuelle. Par exemple lorsqu'il décrit les différents postes de travail qu'il a occupés, Amin tente dans un premier temps de faire étalage de l'étendue de ses qualités au travail – force, courage, bonne volonté, ardeur au travail. La mise en avant de ces compétences peut être lue comme autant d'aveux des handicaps qu'il a accumulés, comme autant de preuves de l'obsolescence de qualités qui sont celles du travailleur manuel «à l'ancienne». Ainsi, sa formulation de l'excellence ouvrière – être «polyvalent» – se révèle aujourd'hui archaïque dans la définition qu'il en donne, celle d'un travailleur manuel ayant appris sur le tas, capable de faire tous les métiers de manœuvre. Autant de qualités aujourd'hui dépassées par l'informatisation de la production qui exige une polyvalence fonctionnelle de la part des opérateurs. Finalement, ce qui allait de soi dans le contexte historique de la période d'avant la crise, devient à ses yeux illégitime, comme s'il effectuait à la faveur de ce retour sur son passé une sorte de procès en révision de sa propre histoire et se transformait en témoin à charge contre lui-même.

### **Faire face au racisme anti-immigrés**

19. Amin se met alors à parler plus gravement, en pesant chacun de ses mots : le ton de sa voix devient plus sourd, ses propos sont parfois inaudibles comme s'il finissait par vouloir ne plus s'adresser qu'à lui-même. Il semble en même temps, et ce n'est pas contradictoire, que le fait de pouvoir raconter ce qu'il a subi comme «arabe», le plus souvent dans la honte et le secret, l'apaise dans une certaine mesure.

20. La forme que prenaient les affrontements entre jeunes du temps du «plein emploi» local était celle de bagarres violentes et sporadiques dans les bals entre des bandes rivales de jeunes – celles des quartiers HLM (composées à moitié de Français et à moitié d'arabes) et celles des petites villes du Haut-Doubs – où elles avaient souvent comme prétexte les rivalités liées à la conquête des femmes du «coin».

Trop âgé pour espérer améliorer sa situation par une «formation», trop vieux déjà pour lutter à armes égales contre les «jeunes», Amin est voué aux emplois précaires et aux «boulots» ingrats ; en ce sens, sa situation tend à le rapprocher de la condition d'un «immigré». C'est ce que traduit d'ailleurs le mouvement de l'entretien qui débute par le thème de sa scolarité, puis de son itinéraire professionnel, pour ensuite se boucler sur les questions étroitement entrelacées de la violence sociale, du sentiment d'exclusion, et des luttes entre «dominés», notamment des formes multiples que prend de nos jours le racisme anti-maghrébin<sup>19</sup> dans le contexte de chômage et de crise endémique dans la région. Les actes ou attitudes racistes ne sont plus aujourd'hui les manifestations sporadiques et étroitement circonscrites<sup>20</sup> qui suscitaient autrefois une réprobation collective (articles de presse, protestations des organisations de gauche, etc.), mais font partie du quotidien, parfois masqués ou euphémisés (telle la discrimination à l'embauche vis-à-vis des jeunes d'origine



étrangère), souvent ouverts et affichés, notamment dans l'espace public (dans des zones de contact comme au café, sur un marché, dans la rue piétonne, sur les routes) où le racisme semble se cristalliser<sup>21</sup>. Comme le dit Amin, «maintenant il n'y a plus de barrières». Dans ce contexte, les plus exposés aux manifestations xénophobes sont les immigrés, ou ceux qui sont perçus comme tels, pour qui l'espace public constitue le cadre presque unique de sociabilité, faute d'intégration durable à un monde professionnel ou familial.

Ce racisme ordinaire suscite en retour des attitudes agressives – ce qu'on pourrait appeler un contre-racisme – de la fraction des jeunes d'origine immigrée qui se trouvent engagés dans des voies de relégation (stagiaires, chômeurs, élèves de sections déclassées des lycées professionnels...) fait d'affrontements verbaux et de défis physiques, dans un «jeu» permanent de petites provocations dans l'espace public<sup>22</sup>. Il peut aussi entraîner un repli sur soi pour les membres les plus «fragiles» du groupe, sous la forme de regroupements dans un entre-soi protecteur (soirées raï, clubs de football d'Algériens, de Turcs, etc.) qui permettent l'évitement des rencontres avec les «Français», souvent par crainte de «remarques», d'insultes ou d'autres d'agressions symboliques ou physiques.

### *Le pari familial de l'assimilation*

Amin appartient à une famille algérienne qui a fait le pari de l'assimilation, ou qui a voulu «se fondre dans la masse» («se confondre» comme il le dit lui-même dans un lapsus révélateur), fuyant l'arrivée des nouveaux immigrés (Marocains, Turcs) dans les immeubles HLM à la fin des années 1970, qui risquaient de jeter un discrédit collectif sur les familles appartenant à ce qu'Elias appelle «la minorité du meilleur»<sup>23</sup>. Ils ont alors pensé que l'installation en pavillon allait les protéger des entreprises de stigmatisation et de disqualification courantes en HLM. Or l'histoire récente est en train de leur donner tort : l'approfondissement de la crise de l'emploi, la forte dégradation des conditions de travail à l'usine et des conditions de vie dans les quartiers (les deux vont souvent de pair) ont avivé les luttes de concurrence au sein des classes populaires<sup>24</sup> et aggravé les tensions racistes qui atteignent en retour les différents membres de la famille, bien que de manière inégale selon le statut de chacun.

21. Beaucoup d'éléments tirés de notre enquête, qui s'est déroulée entre 1989 et 1994, pourraient montrer différents visages de ce racisme : les contrôles d'identité au faciès (notamment devant la bibliothèque municipale où je travaillais et où beaucoup de collégiens et lycéens d'origine immigrée viennent travailler), les témoignages concordants des enseignants et des professionnels de l'insertion qui déclarent tous avoir de plus en plus de mal à placer ces élèves en stage et dénoncent la discrimination à l'embauche des employeurs vis-à-vis des jeunes d'origine maghrébine, etc.

22. Sur les provocations des garçons vis-à-vis des «Françaises» qui ne font pas «filles de cité», cf. Emmanuelle Yohana, «Relations d'enquête et positions sociales. Une enquête auprès de jeunes d'une cité de banlieue», *Genèses*, n° 20, septembre 1995, pp. 126-142.

23. Norbert Elias, «Remarques sur le commérage», *Actes de la Recherche en Sciences Sociales* n° 60, 1985, pp. 23-29.

24. Cf. le travail de Michel Pialoux sur la concurrence dans les ateliers de l'usine, notamment l'article «Le désarroi du délégué», in Pierre Bourdieu (éd.), *La misère du monde*, Paris, Éditions du Seuil, 1993.

## DOSSIER

### *Trajectoires*

Stéphane Beaud  
*Un ouvrier, fils d'immigrés,  
« pris » dans la crise :  
rupture biographique  
et configuration sociale*

Amin appartient à la première génération d'enfants issus de l'immigration algérienne des années 1960 dont l'installation en France s'est faite dans des conditions morphologiques très différentes de celles des générations qui ont suivi la vague d'immigration de 1968-1974. Les enfants d'immigrés étant peu nombreux dans les classes de l'école primaire et du collège sauf dans les classes de relégation – «en quatrième pratique, y avait pas mal d'Arabes» reconnaît-il – Amin, à la différence de ses frères cadets, a toujours vécu, lors de son enfance et adolescence, au contact de «petits Français», à l'école comme dans le quartier. Pour être «comme les Français», il a fait beaucoup d'efforts, apprenant les principaux codes de conduite de la société d'accueil, s'efforçant de parler un bon français, de corriger son accent, d'assimiler les subtilités de la langue. Amin aime, face à moi, employer les termes justes et «recherchés», utiliser des expressions qui sonnent français (la «vieille garde»). Il lui arrive, aujourd'hui encore, de prêcher l'exemple en corrigeant gentiment un de ses collègues de chantier – enfant d'immigré espagnol – qui prononce mal un mot français. Il s'est ainsi imposé une discipline, a dû lutter pour s'affirmer, pour se faire respecter (ce n'est pas un hasard s'il a fait quatre ans et demi de boxe entre 16 et 20 ans).

Il n'est pas étonnant qu'il n'existe pas, aux yeux d'Amin, de handicaps insurmontables à l'assimilation : le problème est moins celui de l'apparence physique, du stigmate visible (le teint, les cheveux) que celui du mode d'éducation, des valeurs et de la morale transmis par les parents. L'enquêteur est alors pris à témoin de la bonne moralité de la famille, de son mode d'existence suivant le modèle de la famille arabe assimilée, exact opposé de la «famille immigrée à problèmes». Amin et Kader, à des niveaux différents, ont bien conscience que la «minorité du pire» que constituent à leurs yeux les enfants d'immigrés des quartiers HLM de la région (désignés par différents termes tout au long de l'entretien mais dont le sens est le même : «sauvages», «racaille», bandits», etc.) les transforme par ricochet, objectivement, d'individus «discréditables» en individus «discrédités»<sup>25</sup>. Face à cela, ils sont impuissants, sinon résignés, déplorant le laxisme éducatif des familles et, en ce sens, leur rigorisme ascétique est comparable à celui de la fraction haute des classes populaires critiquant le

25. E. Goffman, *Stigmates*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1975.

laisser-aller éducatif et moral de la fraction basse alors que les deux sous-groupes coexistent dans les mêmes espaces physiques, quartier ou école.

*Démarcations et réaffiliations : entre les parents immigrés et les «Arabes de cité».*

Cependant, la situation de chacun des enfants de cette famille vis-à-vis du racisme est spécifique, dépendant largement de leur trajectoire scolaire et professionnelle. Les deux sœurs lycéennes, qui n'ont que des amies «françaises», évoquent peu cette question et semblent en être davantage protégées. Ahmed, plus exposé au lycée professionnel, peut toutefois s'appuyer sur la solidarité du groupe des «Arabes», majoritaires dans les classes de relégation du LEP. Samir, le deuxième frère, est un peu protégé par son statut d'ouvrier qualifié (il est d'ailleurs retourné habiter dans le quartier HLM de son enfance). Kader est à la fois celui qui subit par ricochet le racisme (élève d'un LEP situé dans un quartier HLM composé d'une majorité de familles immigrées) et celui qui se démarque le plus nettement des enfants d'immigrés de cité : il parle toujours d'eux en disant «ils», les désignant plusieurs fois dans l'entretien par le terme de «racaille». Son seul copain «arabe» de classe est un fils de commerçant qui habite comme lui en pavillon, ses meilleurs amis, pour la plupart français, habitent dans des maisons situées dans leur voisinage – c'est avec eux qu'il occupe ses moments de loisir et pratique tennis et VTT. A l'extérieur de l'école il évite toute forme de contact avec les «immigrés des cités», sauf s'ils sont ennoblis par leur fréquentation du lycée bourgeois de la ville.

De même, le rapport au «pays d'origine» distingue fortement aînés et cadets. Alors que les deux aînés parlent l'arabe, les cadets le comprennent mais le parlent difficilement (les parents leur parlent en arabe et eux répondent en français). Si les garçons de la famille sont tous d'accord pour condamner le FIS («ce sont des intégristes», déplore Amin), ils divergent dans leur manière de voir l'Algérie : les deux cadets ont tendance à la regarder comme un pays pauvre, sous-développé et «laid», où règnent arbitraire et «magouilles», reprenant parfois des arguments de certains pieds-noirs («si les Français étaient restés, ce serait un beau pays»). Tout se passe comme si leur manière de se démarquer des immigrés des «HLM» – souvent très attachés à l'Algérie et fai-

## DOSSIER

### *Trajectoires*

Stéphane Beaud  
*Un ouvrier, fils d'immigrés,  
« pris » dans la crise :  
rupture biographique  
et configuration sociale*

sant toujours bloc face aux Français pour défendre la grandeur de l'Algérie indépendante – passait également par le droit de critiquer ce pays.

Quant à Amin, le paradoxe et le drame de sa situation est d'être celui qui paie aujourd'hui le prix le plus fort à la montée du racisme parce que, par l'effet de décalage des générations, il dispose de moins de ressources sociales pour résister aux processus de stigmatisation. Son histoire personnelle (comme celle de sa famille) a été – pourrait-on dire – une tentative permanente de « s'arracher » aux effets d'assignation à un statut inférieur liés à son origine, de ne pas être réduit à la seule identité de « jeune Arabe », en cherchant à rompre avec des formes trop voyantes d'appartenance au groupe d'origine et aux effets de marquage négatif qui peuvent en résulter.

Sans l'appui d'une identité professionnelle stable et d'un statut social reconnu, en quelque sorte affaibli socialement, Amin tend progressivement à redevenir un « immigré » aux yeux des « autres », prédisposé à être victime d'actes de racisme ordinaire. Cependant, comme il s'est déjà « frotté » à la société algérienne (notamment lors de son service militaire), il peut moins aisément mobiliser la ressource symbolique de l'« identité » arabe à l'instar des enfants de cité, mais en même temps il ne peut pas dissimuler son stigmate physique, ni entièrement se renier comme « arabe ». Placé dans cette position instable d'entre-deux, Amin semble sans cesse partagé entre deux sentiments contradictoires : d'une part, une sorte de réflexe d'appartenance et un sentiment de solidarité avec les immigrés algériens vivant en France (qui le portent notamment à « défendre » l'Algérie lorsqu'elle est attaquée par ses frères cadets) ; d'autre part, une exaspération violente mêlée de honte qui se manifeste par intermittence à l'égard de l'ensemble des immigrés maghrébins, lorsque certains de ses éléments, par leurs comportements publics, lui font comprendre l'impossibilité d'une solidarité.

*Amin tend à toujours se démarquer d'un double point de vue des « immigrés » : d'abord en reprochant aux parents de se réfugier dans l'entre-soi protecteur du « quartier » HLM, d'adopter un comportement « tribal » par l'évitement des contacts avec la société d'accueil, qui signe, à ses yeux, l'abandon de la transmission d'un idéal assimilationniste, et, ensuite, en accusant les enfants d'immigrés des « blocs » de conforter par leur forte visibilité dans l'espace public et par leurs attitudes souvent provocatrices, le stéréotype raciste du jeune maghrébin délinquant, alimentant ainsi la peur des Français et annihilant le travail,*

*long et coûteux, d'assimilation de familles comme la sienne<sup>26</sup>. Ces jeunes constituent, à ses yeux, un anti-modèle social: privés de toute perspective professionnelle stable, ils tendent à reconstruire leur identité sociale dans un respect ostentatoire et provocateur de la tradition – qui peut prendre la forme extrême et minoritaire de la conversion religieuse – faute d'autres ressources symboliques. Amin décrit l'exhibition de ces «gamins»: prosélytes d'une «identité» arabe, ils saluent la main sur le cœur, prononcent en haussant la voix les mots rituels de présentation en arabe. Prêt, à la limite, à comprendre le repli sur soi ombrageux de nombre de familles immigrées, il admet plus difficilement le raidissement «ethnique» de la deuxième génération d'enfants d'immigrés incapables de s'émanciper de la tutelle parentale («c'est affreux de voir des enfants qui pensent comme leurs parents»).*

Par cette position d'entre-deux que chacun des frères occupe à sa façon selon le rang dans la fratrie, leurs attitudes et opinions vis-à-vis des «immigrés» sont fortement ambivalentes. En tant que Français «de papier» (les frères cadets) ou d'aspiration (les deux frères aînés), ils sont prêts comme on l'a vu à se démarquer très nettement des autres immigrés, voire à «comprendre» des actes de racisme ordinaire de la part de «Français». Cependant, en tant qu'«Algériens», porteurs du stigmate physique («typé», «méditerranéen»...), ils ne peuvent pas aller jusqu'au bout de leur condamnation. Il y a toujours un moment au cours de l'entretien où ils apparaissent rejetés dans leur groupe d'origine par l'évocation du comportement de certains «Français». Ils se retrouvent alors sur la défensive et peuvent même être amenés, comme Kader, à se rassurer en valorisant cette fois la puissance numérique du groupe des immigrés maghrébins qui opère comme une force d'intimidation vis-à-vis des «racistes», en se rangeant du côté de cette forme minimale d'identification collective. En dernier recours seul le nombre peut les protéger contre la violence raciste: «heureusement qu'on est quand même nombreux dans la région», reconnaît Kader comme pour se rassurer et minimiser le danger de la violence raciste.

Ainsi tous les enfants de la famille sont, à des degrés certes différents, voués à prendre des points de vue successifs et opposés sur la question de l'assimilation, toujours en mesure de voir et de comprendre le point de vue de l'un ou l'autre groupe, toujours dans un entre-deux, dans un dédoublement «pathologique».

Avril 1993, huit mois plus tard. Lorsque je rencontre de nouveau les frères cadets, j'apprends qu'Amin est de nou-

26. Par exemple, au cours du repas, Amin évoque, sur le ton de la colère, ces «jeunes Arabes» (selon son expression) qui dégradent les bus («c'est inadmissible») ou des parents eux-mêmes qui refusent de sévir vis-à-vis de leurs enfants. Il raconte ainsi l'histoire qui lui paraît édifiante de deux enfants jouant dans un parc public qui, sous les yeux de leur propre père passif (un «maghrébin» dit-il avec regret), s'amusaient à casser les branches des arbres. Amin demande au père d'intervenir mais celui-ci lui répond sur le ton de l'évidence «c'est à l'État», c'est-à-dire ce n'est pas grave.

## DOSSIER

### *Trajectoires*

Stéphane Beaud  
*Un ouvrier, fils d'immigrés,  
« pris » dans la crise :  
rupture biographique  
et configuration sociale*

veau au chômage (il dort et ne descendra pas me voir); Kader, visiblement épanoui, est en deuxième année de BEP; Fatiha a réussi son concours d'école d'infirmières et sa sœur s'est inscrite à l'université en première année de psychologie; Ahmed «végète» scolairement: il n'apparaît que tardivement et n'est plus présent que par éclipses comme s'il laissait désormais le soin à sa sœur Fatiha et à Kader de le «représenter». Fatiha, infirmière, donc détentrice d'un emploi stable, exerce un ascendant croissant sur les autres membres de la famille: elle contrôle régulièrement les bulletins scolaires d'Ahmed, accompagne Kader chez le proviseur adjoint pour son futur passage en 1<sup>re</sup> d'adaptation, surveille la santé de son père. L'enquête se poursuit en 1994, mais uniquement avec Kader: Amin et Ahmed, les deux frères les plus mal placés dans la course à l'emploi ou dans la compétition scolaire ont fini par disparaître du champ de l'enquête, faute de disposer du minimum de ressources nécessaires pour m'affronter. Kader, qui a enfin retrouvé la voie «normale», au lycée général en 1<sup>re</sup> G, devient mon interlocuteur naturel, toujours heureux d'évoquer avec moi les derniers éléments d'une carrière scolaire qui le pousse à se démarquer davantage encore des «casseurs» et autres jeunes à la dérive...